



« Des revues au carré »

Entretien avec **André Chabin**,
Directeur d'*Ent'revues*

Ecarts d'Identité. – Vous êtes administrateur d'*Ent'revues* et vous éditez *La Revue des revues*, une publication spécialisée dans l'histoire et l'actualité des revues, et une initiative apparemment rare. En 1999 vous aviez réalisé une enquête et consacré un dossier aux « Revues de l'intégration et de l'immigration ». Ces deux notions étaient sans doute celles que le contexte de l'époque « validait » pour parler des questions d'immigration et dont un certain nombre de revues en question auraient fait un objet de travail ou de création. Pour l'observateur averti que vous êtes, comment voyez-vous l'évolution de ces revues depuis cette enquête ? Ont-elles contribué par exemple, et de quelle façon, à la recomposition de notre paysage culturel et social ?

André Chabin. - L'article que nous avions en effet publié dans le numéro 27 de notre revue sous la plume de José Ruiz-Funez cherchait à y voir clair dans cette nébuleuse commodément appelée revues de l'intégration et de l'immigration. Y voir clair dis-je, car ce rassemblement était, pour des non spécialistes,

avouons-le, obscur, cachant/revélant des publications très hétérogènes qui allaient de la revue institutionnelle comme la *REMI* (Revue Européenne des Migrations Internationales), des revues littéraires comme *Algérie littérature/action* ou *Étoiles d'encre*, en passant par toute la gamme, de la revue de recherche aux revues culturelles au sens large, sans omettre des publications à dominante « communautaire ». En fait, leur point commun apparent étaient qu'elles étaient toutes soutenus par le FAS (Fonds d'Action Sociale) : on ne pouvait pas douter qu'il trouvait en chacune d'entre elles un « éclat » de ces missions. Y avait-il une cohérence dans cet ensemble ? Et cette cohérence pouvait-elle se rabattre sous un vocable général et confortable ? L'article proposait moins une réponse qu'une typologie qui permettait de les appréhender et marquait les différences. Et, ces différences assumées et mêlées, ces revues composaient une marquetterie dont les motifs étaient sensibles et dont les lignes pouvaient se croiser. Si toute revue est un lieu pour l'autre – c'est au fond ce qui

caractérise une revue le plus justement : elle est polylogue, polyphonique et souvent polyglotte – , ces revues de l'intégration étaient des revues au carré, car, pour elles, l'autre était aussi l'étranger dans sa culture, dans son corps, dans sa présence ici, ses déplacements, dans ses créations, dans sa mémoire, dans ses apports et ses difficultés, dans l'ensemble de ses figures en somme qu'il s'agissait de décrire, comprendre et faire comprendre. Bref d'accorder et d'accueillir. Il est trop compliqué pour moi qui ne suis en rien spécialiste des questions migratoires ou interculturelles de dire si et comment elles modifient le paysage culturel mais ce que je peux simplement souligner c'est qu'elles jouent pleinement le rôle d'une revue : elles font émerger des nouvelles problématiques, elles font entendre de nouvelles voix, elles façonnent des objets de réflexion qui, sans elles, seraient laissés en déshérence, abandonnés aux passions négatives ou aux opinions aveugles. En somme, la fonction de légitimation symbolique est ce qu'on ne pourra jamais disputer aux



revues ! Et toutes celles-ci dans le territoire qu'elles explorent, découpent, ensemencent et transforment de fait le paysage dans lequel elles s'inscrivent.

E. d'I. – Vous accompagnez également ces revues dans une démarche de mise en réseau, de mutualisation et de création d'événements, en partenariat depuis le début avec le FAS (Fonds d'action sociale, devenu ensuite Fasild puis Acsé). En quoi cette démarche a contribué à donner une plus grande visibilité à ces revues ?

A. Ch. - Je ne peux commencer à répondre à cette question sans rendre un hommage à ceux qui furent nos interlocuteurs au FAS : Frédéric Callens en premier lieu et bien sûr Christiane Herrero, la responsable du secteur culturel de cette institution à l'époque. Plutôt qu'un hommage, une profonde gratitude... Tout a commencé comme ça : le FAS aidait un bouquet de revues sans pourtant être satisfait de ce soutien. Le sentiment était que ces publications étaient un puits sans fonds, que tous les financements du monde ne pourraient rien changer à leur quasi clandestinité, voire à leur «débilité» économique. Du coup deux solutions : ou on coupe les vivres parce que c'est sans espoir ou on fait preuve d'imagination et de volontarisme. C'est la voie innovante qu'ils ont choisi. Ils ont confié à Ent'revues le soin d'accompagner ces revues,

d'imaginer des actions de promotion, de réflexion et de formation en leur direction . Oui, tout a commencé comme ça : que ces revues qui «t'étaient le même lait» se connaissent entre elles, se fréquentent, s'émulent, voire s'apprécient et pourquoi pas développent une forte d'envie de travailler ensemble... Et c'est bien ce qu'on a fait ensemble : inventer cette petite communauté et que cette communauté ne cesse d'inventer des projets communs. Sans cette volonté collective, cette densité, qui a finalement choisi de se doter d'une identité avec la création de l'association «Revues plurielles», aurions-nous pu être accueillis dans des endroits prestigieux pour y déployer notre manifestation «Autres cultures, autres revues», aurions-nous su être crédibles auprès du Centre national du livre pour un projet de numérisation, et à la création de la CNHI aurions-nous pu être signataires des premiers partenariats? Et n'est-ce pas la création du site « Revues-plurielles.org », avec ses multiples évolutions, qui a permis à toutes ces revues d'être potentiellement consultées par ses 50 000 visiteurs par mois ? Donc toutes ces questions forment ma réponse sur la visibilité. Je ne parle pas de miracle économique, entendons-nous bien, la situation des revues plurielles n'est pas plus réjouissante que celle de la plupart des

autres, d'autant qu'il semble que l'ACSÉ s'en désengage complètement hélas, mais il y a dans cette aventure collective quelque chose d'exemplaire, de fécond, un esprit de lutte et de persévérance. Il en fallait aussi pour mener à bien une publication collective, tant ces revues amies sont disparates et c'est pourtant ce que nous avons fait avec notre bouquin «Allers-Retours» : joli symbole, en miniature ce que pourrait être un projet de société : précipités de différences et communauté de destin !

E. d'I. – Certaines des revues de ce réseau ont malheureusement disparu, d'autres se maintiennent et d'autres encore se créent et rejoignent le réseau. Comment le connaisseur des revues que vous êtes voit la mort ou la naissance d'une revue ? Qu'est-ce que ça dit sur la dynamique créative dans la société ? Et, vu le changement politique que nous vivons actuellement, comment verriez-vous une politique d'accompagnement dans ce secteur ?

A. Ch. - Il y a trop de raisons pour qu'une revue meure plus ou moins prématurément pour les détailler ici : pas de rubrique nécrologique, pas de litanies des poisons qui les tuent. Mais, reconnaissons tout de même que l'air que respire les revues est vicié ou plutôt raréfié : on ne cesse de leur demander de justifier leur raisons d'être quand on ne les ignore pas



superbement. Allez donc avec tout ça trouver l'énergie pour résister. Et pourtant résister, c'est bien là le carburant essentiel d'une revue : au prêt à penser, à la pensée mâchée, à la lecture zapping, elle ne cesse d'opposer le temps de la réflexion, la distance critique, l'invention de chemins. Les revues sont donc un moteur essentiel pour que la pensée travaille, se régénère, que la création se fraie des voies nouvelles. Bizarrement et formidablement, il se crée plus de revues qu'il n'en meure. C'est le signe d'une effervescence féconde mais cela témoigne aussi d'une défiance, d'une insatisfaction globale : dans la création de ces micro-médias ne faut-il pas lire un désaveu des grands médias qui paraissent mouliner toujours la même farine, dont on soupçonne la consanguinité, la connivence ou une forme de paresse ? Accompagner ce secteur fragile de l'édition, c'est d'abord le reconnaître pour ce qu'il est : essentiel. Et, dans le même mouvement, encourager, par des incitations à définir, toute la chaîne du livre à mieux l'accueillir. C'est aussi et surtout favoriser, et même les susciter, toutes les formes de réseaux, les efforts de mutualisation, les initiatives collectives. Je l'ai dit tout à l'heure, la faiblesse de chacune des revues peut se



transformer en force collective. C'est ce qu'ont montré en partie les revues plurielles avec l'aide du FAS : proximité et audace, liberté et exigence. N'avons-nous pas ainsi imaginé un laboratoire qui pourrait utilement inspirer les décideurs de demain ?

E. d'I. – Ecarts d'identité
fête ses 20 ans. Vous connaissez son évolution et vous connaissez son contexte interne et externe. En quelques mots, qu'est-ce qui vous garderiez comme trace de ses écarts ou de son identité ?

A. Ch. - C'est la question la plus difficile pour moi car il y a toujours dans le fait de cheminer longtemps avec une revue, dans une proximité qui se teinte d'amitié, quelque chose qui brouille le regard : cette revue, je n'ai plus la distance pour l'ausculter. Pour moi elle est indéfectiblement liée à ses acteurs : je l'ai vu vous passionner, vous dévorer de soucis et d'ardeur, vous inquiéter de sa qualité, de sa renommée, de ses financements. Je vous ai vu chercher la forme qui vous paraissait la plus ajustée à son propos. C'est aussi ça une revue : de l'édition incarnée. Un corps en somme. C'est pourquoi son identité, pour moi, porte un nom, le vôtre ; ses écarts – je veux dire comment elle a su s'écartier de tout ce qui pouvait l'écorner, l'instrumentaliser – traduisent une volonté farouche de la faire tenir debout. ■